

Jean Forton
Les Sables mouvants

Le Dilettante



Extrait de la publication

Jean Forton

Les sables mouvants

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda
© Le Dilettante, 1997.
Première édition, Gallimard, 1966.
ISBN 978-2-84263-538-1

MINCE DE COHUE. De l'hôtel de ville à la rue des Bahutiers plus rien n'avance, c'est un agglomérat gigantesque, un fantastique assemblage. Midi et quart, il fait beau. Dad tapote le volant de sa voiture, son geste est mesuré, dénué d'impatience. Aucune trace d'énervement. Voilà plus de dix minutes qu'il est ainsi bloqué. Autour de lui cela commence à manifester, on klaxonne, des têtes surgissent aux portières. Une immense exaspération collective sourd et s'enfle. Hier il en fut ainsi, il en sera demain de même. Les gens devraient s'habituer. Mais les gens sont bizarres, un rien les tord de rage. Moi pas. Dad aime bien son époque. Autant qu'un autre il en subit les désagréments, mais c'est volontiers qu'il paie ce tribut.

Il fait beau : avril, merveilleux mois gonflé d'adolescence. Par la glace baissée Dad hume l'air qui est comme une promesse d'été. On aimerait aller à la campagne avec une petite amie et faire l'amour. Ciel bleu sans défaut, douce fille : il faudrait qu'elle soit blonde et qu'elle ait la peau duveteuse piquetée de fossettes. Un

soupir gonfle Dad comme si ce bonheur lui était promis. Il aimerait avoir vingt ans. Il en a quarante-six. Nulle amertume, non : à vingt ans j'étais un dadais, je ne savais profiter de rien. Tandis qu'aujourd'hui. Et si je dis vingt ans c'est par la faute de tant de rengaines, mais au fond j'aime avoir mon âge, je suis bien dans ma peau.

Devant lui cela bouge un peu : deux mètres... deux mètres encore... Passé la fac de droit nous serons sauvés. Et puisqu'il en est ainsi chaque jour, pourquoi s'énerver ? D'ailleurs Dad ne déteste pas d'être coincé parmi la multitude. L'esprit vagabonde à son aise, en vous pénètre la sensation douce-amère d'être la proie de forces immenses. Fatalité tu es mon maître, dussé-je en crever je ne puis t'infléchir. Dad a envie de fumer. Il sort un étui de sa poche, un bel étui en peau de porc, et choisit une cigarette – un peu molle, comme il les préfère. C'est bon d'avoir des envies et de les satisfaire, et d'être là, détendu, au milieu de tant et tant qui trépignent et s'excitent. Leurs pauvres gueules ! Mais voyez donc leurs pauvres gueules ! Dad, s'il consentait à franchir à pied l'espace qui sépare la pharmacie de son domicile, gagnerait quotidiennement près d'une demi-heure. Mais il déteste marcher quand il peut si commodément circuler en voiture. Et puis il ne répugne pas à partager les folies collectives. Plus on est de fous, davantage est grand le plaisir. Au reste, une vie serait lugubre qui ne viserait qu'à l'économie du geste. Il y en a qui. Il y en a qui. Mais Dad n'est point de ceux-ci. Il a admis depuis longtemps qu'un certain nombre de tâches, chaque jour, devaient être remises à plus tard, et qu'il

était nécessaire de payer d'une façon ou d'une autre cette volupté de vivre à sa main. Là d'ailleurs réside l'essentiel de sa sagesse : en cette notion de dette. Savoir payer ses dettes. Toute vie est semée de cadavres, Dad a les siens, il les connaît, il aurait pu mieux faire, réussir comme on dit, aller au-delà, se surpasser. Il a choisi. Il s'est voulu tel qu'il est, et son époque lui agréée. Certes il en connaît les impostures, il n'ignore pas que tant d'agitation demeure artificielle et qu'au bout du compte nul n'y gagne, mais il ne s'insurge pas. Son caractère est ainsi fait qu'il lui suffit de comprendre, il n'a pas vocation d'améliorer. Le monde est comme il est. C'est utopie que de vouloir en rien changer, trop de ferments destructeurs le ravagent qui me dispensent d'intervenir.

La jeune femme à l'imperméable bleu, devant lui, cale, et c'est à peine si Dad parvient à freiner à temps. Elle a la nuque élégante, le cheveu soyeux, Dad lui prête des chevilles fragiles et des jambes longues, il voudrait bien voir son visage. De dos on ne lui donnerait pas trente ans. Mais c'est trompeur, un dos. Graciles épaules que je saisis dans mes mains... Chaque jour qui naît porte en soi de semblables rencontres. La vie est chose facile, qui vous comble à si peu de frais. J'aimerais qu'elle se prénomât Véronique. Très légèrement l'inconnue se penche, on aperçoit l'amorce d'une joue, le bout du nez. Véronique. Jusqu'au soir Dad rêvera d'elle, peut-être... peut-être, car une autre à l'instant peut surgir qui détruira son image... Ou bien se chargera-t-elle elle-même de se détruire ? Las ! C'en est fait. On dirait qu'elle l'a deviné. Elle s'est retournée, of-

frant son profil. Désastreuse offrande ! À l'instant Dad l'oublie.

Comme le bonheur est simple. À chaque âge ne suffit-il pas d'un objet longtemps convoité et soudain tenu, pour avoir l'âme en fête ? Sur la tablette du vestibule, en rentrant, Dad découvre un mot qui lui demande de passer dans l'après-midi chez son garagiste où l'on tient à sa disposition sa nouvelle voiture. Bien des joies lui sont échues dans la vie, mais celle-ci le comble étrangement. Une voiture neuve. Ce n'est point la première, certes, et Dad devrait être blasé. Mais justement. Son bonheur, au lieu d'aller diminuant, s'augmente de tous les bonheurs anciens. Il est semblable à un homme qui, courant à sa nouvelle maîtresse et se remémorant les plaisirs que d'autres avant elle lui prodiguèrent, au lieu d'être freiné dans son élan se sentirait fouetté au contraire, porté par ce chaud noyau de souvenirs.

Il se précipite dans l'escalier afin de prévenir Claudia. À la seconde il faut qu'elle participe à sa félicité.

- Claudia !
- Dad chéri ?
- Devine, Claudia !

Et en même temps qu'il brandit sa lettre, au comble de l'excitation, il se rappelle que c'est sa femme elle-même qui chaque matin trie le courrier et place celui qui lui est destiné sur la tablette du vestibule. Elle a donc touché cette lettre. Elle n'a pas pu ne pas remarquer son en-tête, elle est donc au courant.

- Devine, Claudia.

– Deviner quoi, Dad chéri ?

Ah, pourquoi cette pitrerie dont ils ne sont ni l'un ni l'autre dupes. Un instant sa joie en est comme voilée. Puis il songe combien Claudia est simple. Elle ne va pas chercher si loin, elle le croit sincère. Et qu'elle joue les étonnées marque seulement son souci de ne point gâcher le plaisir de Dad.

– L'auto, Claudia... Elle est arrivée... Dès cet après-midi je l'aurai...

La famille Dieudonné passe à table. Ils sont quatre : Dad, le père, Claudia, la mère, et les enfants, Serge et Odile. On parle de la nouvelle voiture. Aussitôt Claudia s'autorise quelque nostalgie en évoquant leur vieille traction dont il convient évidemment de se séparer, mais les enfants la font taire. Ils supportent mal ce côté sottement sentimental de leur mère, et Dad partage un peu leur agacement. Claudia est de ces personnes grassouillettes qui versent un pleur à tout propos, par souci des bienséances. Aujourd'hui son intervention est particulièrement mal accueillie. Odile surtout a quelques mots blessants qui empourprent la pauvre femme et lui font piquer du nez. Dad aime bien qu'à dix-huit ans sa fille fasse preuve d'autant de caractère. Lui-même, plus longtemps qu'il n'est raisonnable, a été victime d'une nature trop inquiète. Il a fallu qu'il arrive à l'âge mûr pour accéder enfin à cet équilibre sans lequel on ne peut se dire heureux. Heureux, il l'est aujourd'hui, le mot ne l'effraie pas. Certes ses joies procèdent d'une espèce que d'aucuns jugeraient fade et il lui faut beaucoup de sa-

gesse pour les savourer à leur juste mesure, mais il entre dans cette période de la vie où certaines impatiences se calment, où l'esprit trouve son aplomb, où le cœur et les sens s'emplissent de raison, cependant que les forces demeurent intactes. Jamais, ni à vingt ans ni à trente, il n'a éprouvé pareille assurance, pareil sentiment de plénitude au contact des choses et des êtres. Il s'est lentement formé, il s'est cherché, il a fait le départ entre ce qui n'était qu'incidences, péripéties, et l'essentiel, ce moi enfin trouvé, cet adulte intact et sûr de soi qui désormais peut de plain-pied affronter l'existence.

Au dessert, soudain, alors que l'euphorie de la digestion commence, Dad est pris d'une inquiétude. L'auto ! Sur le bon de commande il était précisé qu'il s'agissait d'un modèle à carrosserie blanc ivoire et garnitures bleu de France. Ces couleurs, assemblées, lui semblent d'une particulière distinction. Ce n'est pas qu'il soit vaniteux, mais ne se croyant pas tout à fait dépourvu de goût, il aime en témoigner. Or brusquement l'idée lui vient qu'il n'est fait aucune mention de teintes dans la lettre du garagiste. Une angoisse l'étreint dont il s'ouvre aussitôt.

– Voyons, dit Serge, ne nous affolons pas. Posons le problème.

– Oui, oui, posons le problème. Tu as raison, fils, posons le problème.

– Tout d'abord, as-tu signé un contrat ?

– Je viens de te le dire.

– La couleur du véhicule y était-elle précisée ?

– Mais cela aussi je viens de te le dire.

– Il n'est pas inutile que tu te répètes. J'aime avoir des idées nettes, des certitudes. Posséder tous les éléments. Bon. Tu as signé un contrat qui porte une option de teintes. Parfait. Le vendeur a naturellement contresigné ce contrat ?

– Le garagiste ?

– Dad, si tu t'obstines à poser des questions idiotes au lieu de me répondre, nous n'en sortirons jamais. Le vendeur a-t-il contresigné, oui ou non ?

– Oui.

– Va me chercher ce contrat. On t'en a bien remis un double ? Va le chercher.

Monsieur mon fils. Dad ne peut s'empêcher d'un sentiment d'admiration. Tant de promptitude dans la logique, de rectitude dans la pensée ! Humblement il convient en son for intérieur qu'il a trouvé son maître.

– Eh bien, Dad, qu'attends-tu ?

Dad quitte la pièce. À la réflexion il commence à croire qu'il eût mieux valu pour lui tenir sa langue. L'expérience lui a enseigné qu'un débat avec Monsieur mon fils est toujours chose grave si d'aventure l'on n'est pas dans son bon droit le plus absolu. Serge est un garçon merveilleux mais qui ne supporte ni la négligence ni les à-peu-près. Où ai-je bien pu fourrer ce papier ? Zut et zut. Dad s'énerve, une petite sueur lui vient, un mauvais goût. Soudain il aperçoit une chemise sur laquelle est écrit, de sa propre main, en grosses lettres fantaisies : *Achat voiture. Contrat.* Un tel souci d'ordre, qu'il a totalement oublié tant il est contraire à son naturel, lui arrache un sifflement. Pas croyable. Il revient, triomphant.

– Tiens. Regarde toi-même. Je ne suis pas encore gâteaux, que je sache.

Monsieur mon fils compulse la chose.

– Fort bien, fait-il de temps à autre, fort bien.

La famille attend le verdict.

– Bon. C'est exactement ce que je supposais. Ce document est sans équivoque. Pas de clauses restrictives, rien. Tu as commandé une Mercedes à carrosserie blanc ivoire et garnitures bleu de France, on doit te livrer une Mercedes à carrosserie blanc ivoire et garnitures bleu de France. Vu ?

– Mais imagine tout de même qu'on me la livre, je ne sais pas, moi...

– Tu refuses !

– Tu es bon ! Si je refuse, j'en ai encore pour deux mois d'attente.

– Mieux vaut attendre, deux ans s'il le faut, plutôt que de passer pour un jobard.

Tant de rigueur virile, une telle absence de concession, chez un garçon si jeune ! L'angoisse de Dad en est comme évaporée. Certes, n'ayant point sur les rapports entre humains des conceptions aussi rigides, il décide d'accepter ce qu'on lui offrira – quitte à se faire engueuler de verte façon –, mais ce petit incident lui donne chaud au cœur, il est comme ragaillardisé d'avoir pu engendrer un être à ce point différent de lui. Car Dad, il faut le dire, est de nature plutôt timorée. Si ce n'était l'âge qui lui donne poids et autorité, ni ses enfants ni ceux qui le côtoient ne le respecteraient beaucoup. Heureusement la chance a voulu qu'au contact des

autres il ait fini par acquérir quelques manières et cette façon qu'ont la plupart de se pousser des coudes, sans quoi, privé de ce mimétisme salvateur, il ne serait qu'un paillasson. Mais la société est bien faite qui nous juge sur nos apparences.

Le bonheur est véritablement simple qui s'offre à nous sous l'image de la parfaite beauté. Avant même que M. Beausoleil, le garagiste, ne sorte de sa cage vitrée, Dad *la* voit. Il y a, qui la lui désigne entre tant d'autres, sa couleur, certes, ce blanc à peine ivoiré, mais autre chose aussi, une impalpable aura, une indéfinissable lueur émanant d'elle, une phosphorescence... Elle l'attire... elle l'appelle... et il va vers elle, ému plus qu'il n'est permis, avec dans la gorge ce nœud qui nous vient à l'approche d'un être qui nous est destiné et que nous découvrons pour la première fois.

En elle tout n'est que luxe et beauté, splendeur voluptueuse... Ses coussins de cuir bleu ont le grain d'une chair enfantine. Dad y pose la main, le front... puis la joue... Il les hume... Il respire leur odeur composite, douce senteur de jeune corps inviolé... Il ferme les yeux... et les rouvre... et devant lui, dans le pare-brise incurvé, se reflètent le rutilant tableau de bord, mystérieux clavier, et la courbe du volant, unique, miraculeuse comme l'ellipse d'un astre noir... Il avance les mains... effleure... caresse... enveloppe, palpe et s'émerveille, le cœur inondé d'orgueil attendri... ma voiture... ce tout, cette unité, ce monde... et cette aile... à la fois massive et déliée... admirable... et ces

glaces... et ce bruit noble et mat de la portière, ce bruit à lui seul évoquant on ne sait quelle force et quelle douceur tranquille... Et devant lui, caché, dissimulé, tapi, endormi, mais cependant prêt à rugir, ce trésor barbare et mystérieux du moteur... cet amas vertigineusement assemblé dont le secret lui demeure impénétrable... Ah, peut-on être amoureux d'un objet ? Mais aussi a-t-on le droit de nommer simple objet ce qui n'est peut-être pas dépourvu d'âme...

Il lui faut rejoindre Claudia au plus vite. Il veut lui communiquer son extase. Pour ce premier contact il s'est voulu seul, mais maintenant il a hâte de répandre alentour son bonheur.

Les formalités lui semblent ne plus devoir finir. Au dernier moment M. Beausoleil remet en question le montant de la reprise qu'il avait consentie sur la vieille traction. Outre qu'il a horreur de discuter d'argent, Dad n'en peut plus d'impatience. Il abandonne tout ce qu'on veut. Simplement il supplie M. Beausoleil de ne point faire figurer cette transaction de dernière heure sur la facture. Ce n'est pas que Claudia ait pour habitude de chicaner sur ses comptes, mais viendrait-elle à examiner cette facture, par malchance, qu'elle serait bien capable, en toute naïveté, de s'en ouvrir à Serge. Et, vis-à-vis de Monsieur mon fils, Dad ne tient pas à passer pour un imbécile. Non que ce qu'il gagne, perde ou dépense regarde en quoi que ce soit ce jeunot. Mais c'est un fait que Serge – et au fond voilà qui est tout à sa louange – depuis peu s'intéresse de fort près à l'éco-

nomie familiale. À la boutique, venant à passer par hasard, il ne manque pas d'interroger M^{lle} Henriette sur la marche des affaires, le stock, les recettes, et s'il y a des invendus, et si Dad se montre judicieux dans ses commandes... C'est touchant, bien sûr, mais un tantinet crispant. Monsieur mon fils déteste le gaspillage. À la maison Dad ne peut oublier d'éteindre une lampe sans s'attirer quelque remarque. L'autre jour Serge l'a obligé à confesser qu'il fumait quotidiennement deux paquets de cigarettes, après quoi il s'est livré à un savant calcul au terme duquel il est apparu que Dad, en tant d'années – Dad a oublié le chiffre exact – avait ni plus ni moins grillé l'équivalent d'un deux-pièces-cuisine.

Au fond Serge étonne et saisit Dad, il en est fier. Il sait parfaitement que cette âpreté feinte n'est qu'une façon comme une autre de mordre à la vie. Et c'est là l'essentiel, à vingt ans : mordre à la vie. Lui-même, Dad, jadis donnait dans la futilité, courant les filles et chahutant, mais le sentiment qui l'animait alors, pour différent qu'il y paraisse, était de même sorte. S'assurer qu'il était. Qu'il vivait. Qu'il possédait une importance, un pouvoir. Qu'il comptait. Qu'il avait prise sur soi-même, et surtout sur les autres. En jouant les barbons Serge s'assure de soi, et rien d'autre.

Juste devant chez lui Dad découvre un espace libre. Une chance. Comme il manque encore d'accoutumance il bloque ses freins, cela fait un bruit affreux. Quelques voisins apparaissent aux fenêtres. Vont croire que je veux les snober ; flûte ! Dad tient toujours grand compte de

ce que les autres pensent de lui, il aimerait susciter l'envie en même temps qu'il souhaite passer inaperçu. Les curieux, déçus du peu, s'éclipsent. Dad donne quelques petits coups d'avertisseur dans l'espoir d'alerter Claudia. Las d'attendre, il descend et sonne. Sa maison est petite mais cossue d'aspect, avec une porte d'entrée à double battant verni, façon porte cochère, un peu étroite, hélas, mais dans ce genre d'architecture l'intention importe plus que l'objet et mieux vaut suggérer que s'abstenir. Une porte façon cochère, même si nul coche jamais n'y passera, on ne saurait s'y méprendre, seuls des gens d'un certain rang peuvent s'y abriter derrière. Elle est munie de tous les accessoires désirables : plaque de cuivre, marteau en fer forgé, *jésuite*. C'est une raison sociale. Auprès d'elle évidemment le reste de la maison semble un peu étriqué, quasi disproportionné, mais cela choque l'œil moins qu'on ne pourrait craindre, car c'est un défaut commun à toutes les maisons du quartier.

Outre la porte d'entrée le rez-de-chaussée s'orne de deux fenêtres aux volets immuablement clos. Ce sont celles du « salon d'en bas » où l'on ne va jamais. La vie se concentre à l'étage. Vingt ans plus tôt, quand Dad et Claudia firent bâtir la maison, les moulures géométriques qui l'embellissent paraissaient singulièrement modernes. Depuis cela a vieilli, mais seul un œil étranger saurait s'en rendre compte. Les Dieudonné pour leur part n'en auront jamais conscience, persuadés que ce qui fut neuf de leur temps n'a qu'à le demeurer.

Alors que Dad commence à s'impatienter, Claudia surgit enfin. Elle s'ébaubit.

Toute passion est solitaire. Parce que Claudia aime Dad et qu'elle est sa femme, un instant elle parvient à lui donner le change. Poussant de petits cris, elle tourne autour de la voiture comme sous l'effet de la plus vive admiration. Dad sourit béatement. Il y croit. Mais toute complaisance a ses limites. Dès qu'elle juge en avoir assez fait, Claudia le plante là et disparaît. Dad est un peu déçu, encore que sans amertume. On ne peut exiger d'une femme qu'elle se passionne pour une mécanique, Dad ne commettra point cette sottise. Au reste Claudia est la meilleure des femmes, l'épouse admirable entre toutes. Il y a simplement qu'ils sont de nature différente, évoluant chacun sur des plans qui ne se coupent que rarement. Au début de leur mariage Dad en a éprouvé quelque agacement, mais il était très jeune alors, il ne savait pas encore combien il est vain que ceux que nous aimons partagent nos enthousiasmes. Il était entier, en ce temps, égoïste, buté même, il prenait pour une offense ce qui est au monde la chose la plus naturelle, cette incapacité féminine à suivre l'homme dans ses mille ferveurs. Il admettait mal, par exemple, que Claudia n'aimât pas Mozart et lui préférât Léo Delibes, ou encore qu'elle se gorgeât d'une littérature romanesque qu'il réprouvait à proportion de l'ennui qu'elle provoquait en lui. Injuste trop souvent, il lui reprochait ce qu'il prenait alors pour de la médiocrité et qui n'était en fait qu'une évidente fraîcheur d'âme, le refus d'une cuistrerie qui, si elle l'avait acceptée comme il tâchait de la lui imposer, l'eût à jamais pervertie. En vieillissant Dad est devenu sage. Il a compris qu'il est

vain de vouloir réformer les gens malgré eux. Qu'on risquait, en le tentant, de les détruire au lieu de les hausser. Il a laissé Claudia croître à sa façon, de telle sorte qu'elle a pu s'épanouir librement. Dad ne le regrette pas. Elle est elle-même, miraculeusement elle-même, inculte et douce, généreuse et active, gourmande, bavarde, emplie de candeur et de mièvrerie. C'est ainsi qu'il l'aime. Elle ne fait pas très bien l'amour, cela ne lui dit rien. Qu'importe. Elle prend Mallarmé pour un général de l'Empire et ne lit des journaux que les convois funèbres et les réclames. Qu'importe. Elle veille sur Dad. Elle le rassure. Elle l'horripile mais elle le comble. Elle est de ces femmes anonymes par qui, dit-on, le monde fut édifié, mères, épouses pudiques et tendres, indulgentes, attentionnées, prévenantes, aimantes. Il est sûr qu'elle sera sa très digne veuve. Et d'ailleurs en la qualifiant ne risque-t-on pas de l'amoindrir ? Ses qualités sont au-delà des mots.

Hélas, elle a horreur des automobiles. Car elle en a horreur, bien que ne l'avouant pas. Elle en a une peur abominable. Elle a peur de mourir et serre son gros derrière au moindre virage. Et son estomac lui aussi déteste les automobiles. Passé cent kilomètres il n'en peut davantage. La famille Dieudonné n'en ignore rien qui tant de fois, au bord d'un fossé... Ah, notre pauvre corps pitoyable ! C'est misère qu'une telle souffrance, et pour ne pas l'infliger combien d'itinéraires Dad n'a-t-il pas dû réviser, cartes en main, afin d'éviter côtes et tournants, dos-d'âne, cassis, chemins creux et fondrières ? À vrai dire il voyage bien peu, pour lui être agréable. Lui

que tracassait tant l'aventure il y a renoncé. Fut-ce un sacrifice ? Oui, si l'on songe à ses colères anciennes. Un tel caractère casanier le mettait en fureur, il se croyait brimé, prisonnier. Puis la sagesse a joué qui lui a fait comprendre combien plus reposantes et belles étaient les larges routes dominicales tant et tant de fois parcourues, mornes peut-être, mais dont le charme venait de ce qu'elles agréaient à *l'autre*.

IL DORT ENCORE, mais dans son inconscience quelque chose se glisse qui peu à peu l'éveillera : non point le jour que rien n'indique, non point quelque bruit plus précis évoquant cette remise à flot quotidienne de la maison, mais un fait plus ténu, une absence. Une absence, oui, auprès de lui Claudia est absente. Il tend la jambe, un bras, se retourne à demi, rampant vers cette place abandonnée depuis peu et où les draps conservent encore un reste de tiédeur. Déjà il ne dort plus. Le passage fut insensible : il pourrait croire qu'il prolonge son rêve, il en est à ce point précis où le corps se dissout dans l'espace, où l'on ne saisit pas encore ni ses limites ni sa forme. Dad se fait sensation bienheureuse. En lui tout n'est que jouissance diffuse, corps et pensée mêlés, anéantis. Dad respire le parfum de Claudia. Elle fut là il y a peu. Elle occupa cette place où lui-même à présent se pelotonne. Il aime bien Claudia. Elle n'est plus pour l'instant que ce parfum qui la résume, elle vit d'une vérité provisoire que Dad chassera en ouvrant l'œil, aussi s'applique-t-il à faire durer jusqu'à l'extrême cette